

Hélas ! sa mère n'avait que lui pour consolation ; il le savait bien ; il l'avait vu si souvent pleurer alors qu'elle se croyait seule avec Dieu. Et il avait abandonné sa mère !..

A dix pas de lui, il y avait un chevalier revêtu d'un riche costume hébreu dont les plis amples ne pouvaient dissimuler son effrayant maigre sous le demi-voile qui s'attachait à son bonnet ou turban, on apercevait une figure pâle, décharnée et suffoquée. Une femme voilée s'appuyait au bras de ce chevalier. En la voyant, Jean crut reconnaître la belle et imposante taille de sa mère ; un souffle de vent fit ondoyer la lumière des girandoles : le voile qui couvrait le visage de l'inconnue se souleva et Jean poussa un grand cri.

C'était sa mère !

Sa mère qui se retourna, qui le regarda, et qui poursuivit sa route, sans lui adresser ni un signe ni une parole.

Jean ferma les yeux, car il se croyait fou ; quand il rouvrit ses paupières, le chevalier inconnu et sa compagne n'étaient plus là.

Jean voulut retourner vers les tentes où l'escorte de Blanche d'Armagnac avait pris ses quartiers, mais il ne savait plus son chemin. A chaque pas qu'il faisait, de nouvelles merveilles choquaient et fatiguaient son regard. Il n'avait plus confiance en lui-même et il lui semblait parfois que ce sol magique où il marchait allait s'entrouvrir sous ses pas.

Il essayait de se dire : Je rêve !

Mais sa mère ? il avait vu sa mère !

Et tout à coup ce fut un autre mirage, mais cette fois, si insensé, que Jean fit pour s'éveiller un effort suprême. Il venait d'apercevoir dans un salon de verdure, où une troupe de femmes se jouait parmi les fleurs, il venait d'apercevoir ce pauvre homme aux mœurs si austères, son ami, son guide humble et pieux : frère Tranquille !

Et ce n'était pas le vent dérangeant un masque ou un voile qui lui montrait l'honnête visage du bonhomme : Tranquille était là sans déguisement, au milieu des mille bariolages de la foule. Il avait sa soutanelle étroite et longue, il était, tel que son élève l'avait laissé au fond du pays de la Marche, misérable et râpé parmi ces magnificences ; tout seul, grave, naïf, ébahi.

Les femmes qui l'entouraient avaient le costume oriental ; leur front était couronné de pierreries et d'or ; Tranquille les regardait avec effroi, il se signait pendant qu'elles lui offraient leurs coupes, pleines d'un vin vermeil et qu'elles riaient à gorges déployées, il fermait les yeux, il voulait fuir. Mais une barrière fleurie l'entourait de toutes parts ; il était le prisonnier de ces sourires.

Jean le Blond regardait cela et n'en voulait point croire ses yeux. C'était encore le temps des enchanteurs. Jean se disait que ceci allait disparaître à son regard comme par magie...

Chose plus miraculeuse que tout le reste, la pensée de Jean se réalisa : au moment où le cercle des jeunes femmes se resserrait autour de Tranquille, qui joignait les mains avec terreur, les lumières s'éteignirent soudain et la salle de verdure se plongea dans l'obscurité.

Jean crut entendre son vieil ami pousser un cri de détresse.

Jean avait une épée au côté, Jean était brave comme un lion, il allait s'élaner pour tirer au clair cette épouvantable aventure, lors qu'il sentit deux petites mains retenir à la fois ses deux bras.

— Mon beau sire, dit une douce voix, je réclame un instant d'entretien de votre courtoisie.

— Je voudrais répondre comme je le dois à votre bonté. Madame, répliqua-t-il en cherchant à se dégager, mais...

— Fi ! Messire, interrompit l'inconnue, qui n'eut garde de lâcher prise, je vous avais jugé mieux ce matin en vous voyant caracolier au-devant de notre escorte, sur la route qui est entre Corbeil et la forêt de Fontainebleau.

Jean le Blond resta tout interdit ; il cherchait à percer le masque, mais le masque, en bel et bon velours, défait sa curiosité. Tout ce que Jean put voir c'est que l'inconnue était une jeune fille qui souriait en le regardant à travers les yeux de son loup.

— Que puis-je faire pour vous servir, Madame ? balbutia-t-il.

— Ceci est déjà mieux, mon beau sire, répliqua l'inconnue, et nous allons nous entendre. Vous pouvez m'aider à trouver dans cette foule certain jeune homme indiscret, qui s'expose à déplaire aux dames en les suivant le long des grandes routes et que j'ai besoin de voir.

Jean le Blond resta tout confus. Il comprenait bien que cette attaque, s'adressait à lui, mais le pauvre enfant était complètement désarmé pour une lutte de ce genre. Au fond des forêts, dans les clairières désertes, on peut bien rencontrer par fortune un bonhomme d'archer qui vous montre à manier l'épée mais un professeur qui vous enseigne la stratégie des cours, c'est impossible.

Jean le Blond regarda la belle inconnue dont le sourire espiègle devenait à chaque instant plus railleur. Il était timide à faire pitié, et bien qu'il rapportât ce qui se passait en ce moment à sa mystérieuse rencontre avec madame Blanche, il avait bonne envie de lâcher pieds et de se perdre dans la foule.

— Damoiselle... balbutia-t-il en baissant les yeux.

— Voilà ce que je cherche, acheva la jeune fille, et je croirais presque l'avoir trouvé, mon beau sire, s'il était présumable qu'un gentilhomme convié à une fête par sa dame, pût avoir l'idée de s'y présenter avec une casaque de gros drap vert et un manteau taillé pour la livrée,

Jean le Blond devint rouge comme une pivoine ; il eut presque envie de pleurer tant la conscience de sa pauvreté l'oppressa terriblement.

— Hélas ! Damoiselle, dit-il, si vous venez de la part de celle que je respecte à l'égal d'une sainte, portez, je vous en supplie, mon repentir à ses pieds. Je suis venu parce qu'elle m'a dit de venir et je n'ai point eu le temps de lui avouer le pauvre état que je tiens en ce monde. Rapportez lui mes propres paroles. Damoiselle, si vous êtes miséricordieuse autant que jolie. Dites-lui que je ne suis rien ici-bas, et qu'il me suffit de la chérir de loin, respectueusement, et de me prosterner comme je l'ai fait tant de fois sur la trace aimée de ses pas. Dites-lui que je voudrais être un roi pour mettre ma couronne à ses genoux, mais que je ne suis pas même gentilhomme, pas même écuyer ou page. Dites-lui enfin, ô bonne et charmante Damoiselle ! qu'elle me pardonne d'être venu avec le seul pourpoint que je possède et avec un manteau que je dois au bon vouloir d'un de ses gens.

Il parlait ainsi d'une voix douce et triste. Marie d'Argennes, car c'était elle, qui, sur l'ordre de sa maîtresse, avait d'abord été le chercher dans la tente des pages, et, ne le trouvant pas s'était mise bravement à sa poursuite au travers de la foule. Marie d'Argennes se sentait tout émue.

— Jamais je n'ai vu un enfant si beau ! se disait-elle si madame Blanche veut jouer avec son cœur, ce sera grande pitié ?